

MANUSCRITS DE L'EXTREME

PÉRIL PASSION PRISON POSSESSION

{BnF

9 avril 2019
7 juillet 2019

Sommaire

Communiqué de presse et renseignements pratiques	3
Iconographie	5
Présentation	11
Parcours de l'exposition	13
Publication	23
Autour de l'exposition	
Visites et ateliers	24
La Bibliothèque parlante, le festival de la BnF	25

Manuscrits de l'extrême

Prison, passion, péril, possession

Des manuscrits d'exception, rédigés dans des situations extrêmes et qui en conservent les traces physiques, constituent la matière de cette exposition de la BnF : encres de sang et papiers d'infortune disent avec intensité le désespoir, la folie ou la passion de leurs auteurs, personnalités célèbres ou inconnues. Feuillettes et notes d'André Chénier, Napoléon I^{er}, Alfred Dreyfus, Guillaume Apollinaire ou Nathalie Sarraute y côtoient les mots d'anonymes, simples soldats, prisonniers, hommes et femmes ordinaires. D'autant plus précieux qu'ils ont parfois été soumis à des conditions de conservation difficiles, ces « manuscrits de l'extrême » font résonner jusqu'à nous les voix de destins hors-norme. Un propos sensible et encore jamais tenu dans une exposition.

*« Mais je garde mon crayon et mon carnet que je défends au péril de ma vie.
Ce petit carnet qui contient là une preuve de ma triste vie. »*
Anonyme, *Carnet noir de l'Occupation*.

Qu'il s'agisse d'une lettre écrite en 1639 sur une écorce de bouleau, faute de papier, par un missionnaire au Canada, des derniers mots d'André Chénier avant d'être guillotiné, du journal de Marie Curie après le décès de son mari, de l'inscription portée par un détenu sous l'assise d'une chaise de la Gestapo ou de lettres d'Antonin Artaud, la valeur patrimoniale de ces textes réside en ce qu'ils offrent les **souvenirs palpables d'histoires individuelles ou collectives extraordinaires**. Dépositaires d'émotions non contenues, de sentiments pris sur le vif, ces billets, notes et lettres, rédigés souvent dans l'urgence, expriment ce que les manuels d'histoire ou les ouvrages critiques ne peuvent restituer : la façon dont des événements susceptibles de faire vaciller une existence ont été vécus *de l'intérieur*.

L'exposition s'organise selon quatre thèmes - **prison, passion, péril, possession** - qui évoquent ici les situations les plus difficiles auxquelles un être humain puisse être confronté. Au-delà des différences de circonstances dans lesquelles ces écrits ont été produits, tous témoignent d'une confiance désespérée dans les mots pour soutenir ce qui reste de vie encore possible quand tout, autour, vient l'infirmier.

Au fil du parcours, le visiteur découvre **une sélection d'écrits profondément bouleversants**. Écritures microscopiques, tourmentées, feuillettes minuscules, papiers et encres de fortune sont autant de particularités graphiques et matérielles par lesquelles ces manuscrits font corps avec les événements vécus. La détresse, la folie, la passion s'y révèlent, non seulement dans le contenu textuel mais aussi dans la forme même de l'inscription.

L'exposition présente aussi bien des textes de personnalités ou d'écrivains célèbres, parmi lesquels **Pascal, Sade, Marie-Antoinette, Auguste Blanqui, Stéphane Mallarmé, Henri Michaux**, ou encore **Marie Curie, Antonin Artaud, Arthur Adamov, Germaine Tillon, Jean-Dominique Bauby** et **Pierre Guyotat**, que ceux d'inconnus ayant traversé des épreuves similaires. S'ils peuvent faire sens en tant qu'œuvre littéraire, les mots sont ici surtout une tentative désespérée de dire l'indicible. Ils sont l'expression de ce qui est véritablement en jeu pour un être humain, dans une guerre comme dans un hospice, dans toutes les épreuves qui menacent son humanité même : sa propre survie.

Exposition

Manuscrits de l'extrême Prison, passion, péril, possession

9 avril | 7 juillet 2019

Galerie 1

BnF | François-Mitterrand

Quai François Mauriac, Paris XIII^e

Du mardi au samedi 10h > 19h

Dimanche 13h > 19h

Fermeture les lundis et jours fériés

Tarif plein : 9 euros (billet couplé 2 expositions : 11 euros)

Tarif réduit : 7 euros (billet couplé 2 expositions : 9 euros)

Gratuit avec le *Pass BnF lecture/culture* et le *Pass Recherche illimité*

Réservations FNAC au 0892 684 694 (0,34 euros TTC/min) et sur www.fnac.com

Commissariat

Laurence Le Bras, conservateur en chef, département des Manuscrits, BnF

Publication

Manuscrits de l'extrême. Prison, passion, péril, possession

208 pages, 100 illustrations

Prix : 29 euros

Éditions de la BnF

Contacts presse

Hélène Crenon

chargée de communication presse

helene.crenon@bnf.fr / presse@bnf.fr - 01 53 79 46 76

Marie Payet

chef du service de presse et des partenariats médias

marie.payet@bnf.fr - 01 53 79 41 18 / 06 63 01 10 74

Vernissage presse

lundi 8 avril 2019, de 11h à 14h

Tournages TV, interviews radio sur rdv.

Une exposition en partenariat avec Le Monde des Livres, Transfuge, France Culture

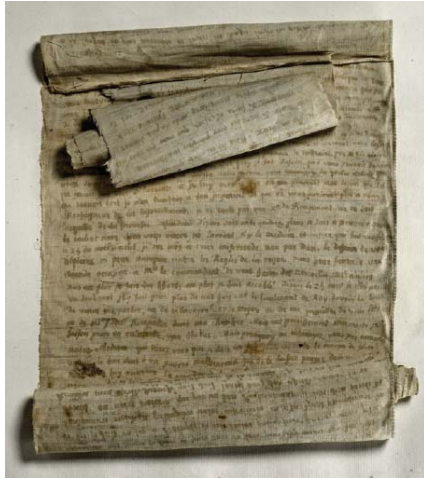
#ManuscritsExtreme

bnf.fr

Iconographie

Iconographie disponible dans le cadre de la promotion de l'exposition de la BnF et pendant la durée de celle-ci.

Prison



Latude,
Chemise écrite avec son sang en 1761 à la Bastille
BnF | Arsenal, BnF

« Monseigneur, je vous écris avec de mon sang sur du linge, parce que messieurs les officiers me refusent d'encre et de papier ».



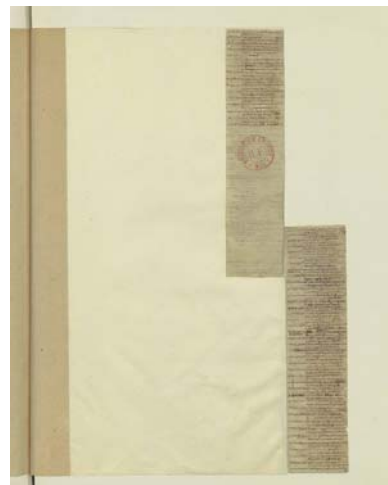
Portrait d'Auguste Blanqui,
Dpt. des Estampes
et de la photographie, BnF



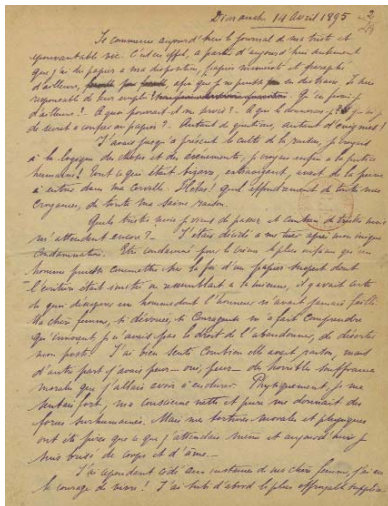
Auguste Blanqui
L'Eternité par les astres, 1871
Dpt. des Manuscrits, BnF



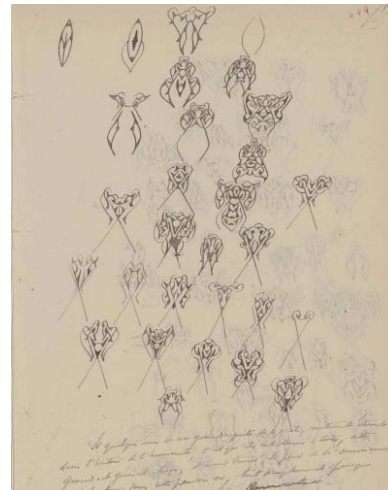
Portrait d'André Chénier
Réserve des livres rares, BnF



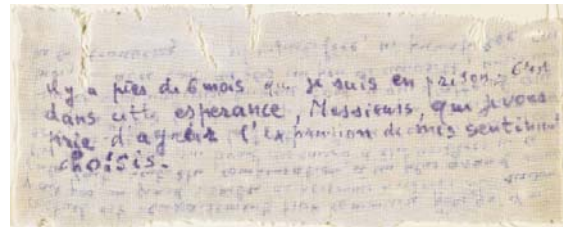
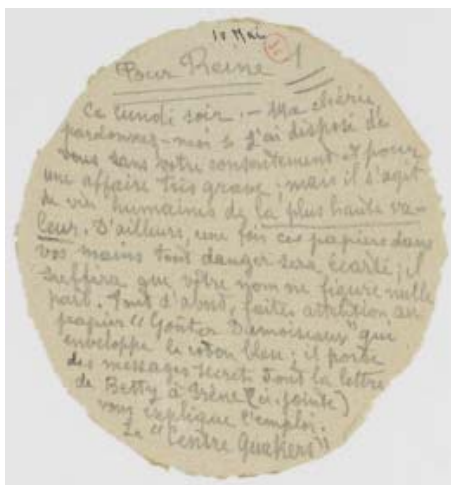
André Chénier, *Iambes*, 1794
Dpt. des Manuscrits, BnF



Alfred Dreyfus
Journal, Île du Diable (Guyane), 1895-1896
« Je commence aujourd'hui le journal de ma triste et épouvantable vie ... »
Dpt. des Manuscrits, BnF

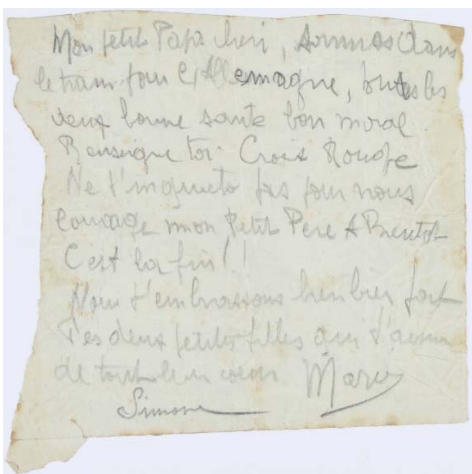


Alfred Dreyfus, Cahier de travail à l'île du Diable
Feuillet de notes avec dessin obsessionnel
1895-1896.
Dpt. des Manuscrits, BnF



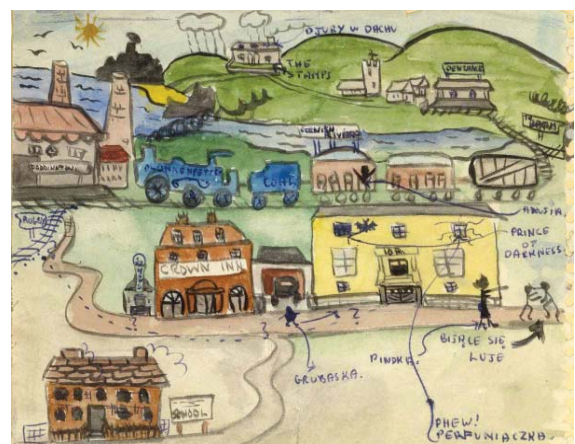
Germaine Tillion
Lettre clandestine sur tissu de Germaine Tillion, internée à la prison de Fresnes, adressée au tribunal allemand par l'intermédiaire de Marcelle Montmarché, janvier 1943.
© Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon
Avec l'aimable autorisation de l'association Germaine Tillion

Emilie Tillion, billet d'Emilie Tillion depuis la prison de Fresnes, octobre 1940 (déportée en janvier 1944 à Ravensbrück où elle est assassinée le 2 mars 1945)
Dpt. des Manuscrits, BnF
Avec l'aimable autorisation de l'association Germaine Tillion



Simone et Marie Alizon
Message jeté du train de déportation
24 janvier 1943.
© Archives Nationales

« Mon petit Papa chéri, nous sommes dans le train pour l'Allemagne toutes les deux, bonne santé bon moral. Renseigne toi Croix Rouge. Ne t'inquiète pas pour nous. Courage mon Petit Père. À bientôt. C'est la fin ! Nous t'embrassons bien bien fort.. Tes deux petites filles qui t'aiment de de tout leur cœur. Simone, Marie »

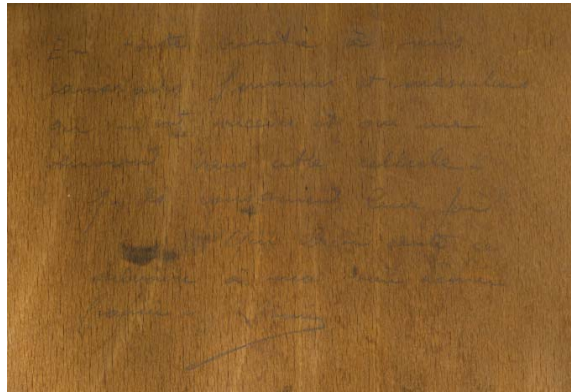


Enfants d'Izieu [anonyme]
Dessin du « Retour à la maison et à l'école »
[Entre 1942 et 1944]
Dpt des Estampes et de la photographie, Réserve, BnF
© Droits réservés



Chaise en bois retrouvée au siège de la Gestapo à Paris
Au-dessous figure une inscription apposée par un résistant[1942-1944].

Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Laurent Sully-Jaulnes

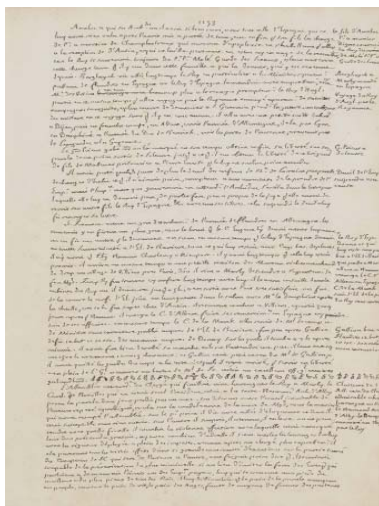


« En toute amitié à mes camarades féminins et masculins qui m'ont précédé et me suivront dans cette cellule. Qu'ils conservent leur foi.

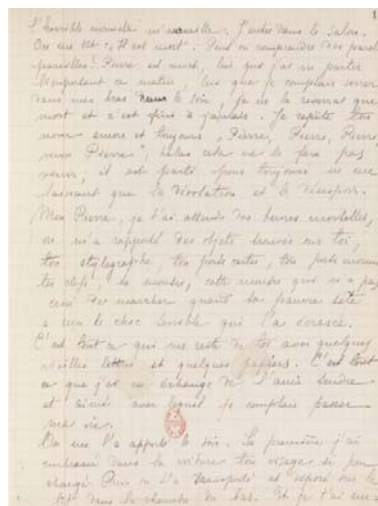
Que Dieu évite ce calvaire à ma bien aimée fiancée. » [signature illisible]

Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Marie Bruggeman

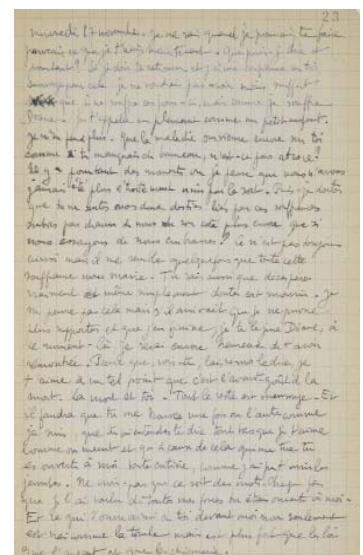
Passion



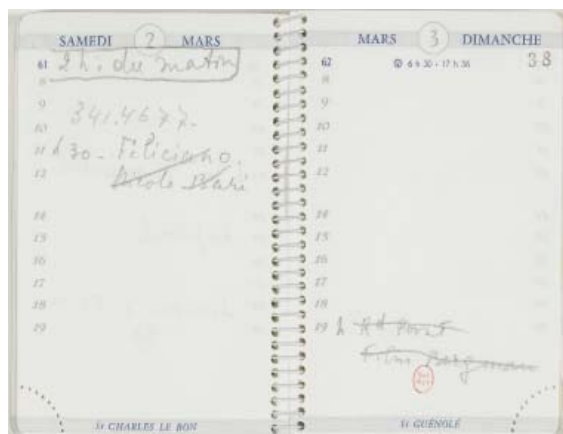
Saint-Simon
Mémoires, années 1710-1712,
Juillet 1743. hiéroglyphes de croix et de larmes
symbolisant les mois de deuil et de peine après
le décès de son épouse en janvier 1743,
Dpt. des Manuscrits, BnF



Marie Curie
Fragments du journal tenu après la mort de
Pierre Curie, portant deux traces de larmes,
avril 1906
Dpt. des Manuscrits, BnF

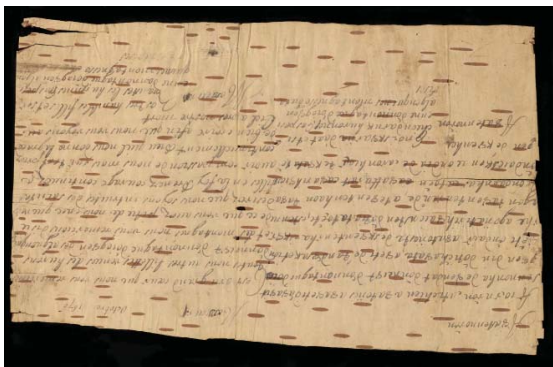


Georges Bataille
Lettres à Diane Kotchoubey, automne 1943.
Dpt. des Manuscrits, BnF
Avec l'aimable autorisation de l'ayant droit
de Georges Bataille

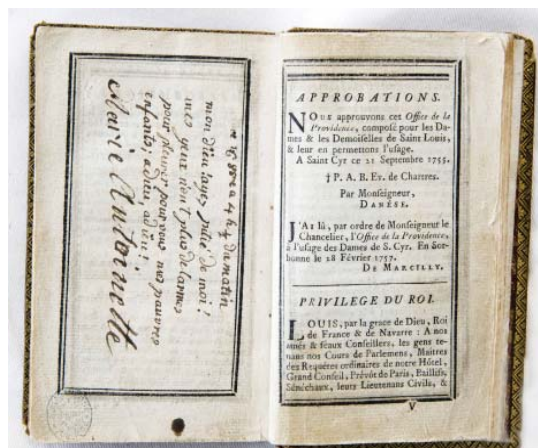


« 2h. du matin »
Nathalie Sarraute,
agenda pour le 1^{er} semestre 1985
(décès de son mari le 2 mars)
Dpt. des Manuscrits, BnF
Avec l'aimable autorisation
des ayants droit de Nathalie Sarraute

Péril

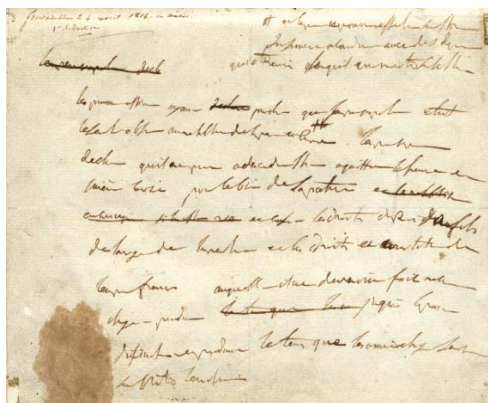


P. Joseph Poncet, de la Compagnie de Jésus
Lettre écrite sur écorce de bouleaux
pendant sa mission chez les Hurons
28 juin 1647
BnF, Dpt. des Manuscrits



Livre d'heures de Marie-Antoinette, annoté quelques heures
avant son exécution
16 octobre 1793
© Bibliothèque municipale de Châlons-en-Champagne, photo Studio Roche

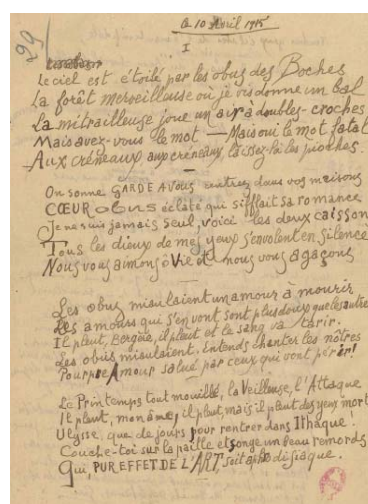
« Mon Dieu, ayez pitié de moi !
mes yeux n'ont plus de larmes pour pleurer pour vous mes pauvres
enfants ; adieu, adieu !
Marie-Antoinette »



Napoléon I^{er}
Brouillon de son acte d'abdication
Fontainebleau, 4 avril 1814
© Cliché CNRS-IRHT/ Bibliothèques d'Amiens métropole, MS Lesc.78 A



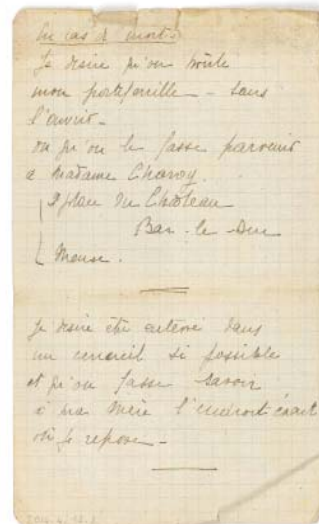
Portrait de Guillaume Apollinaire
Dpt. des Estampes et de la photographie, BnF



« Le ciel est étoilé par les obus des boches (...) »
Guillaume Apollinaire
La nuit d'avril 1915, Lettre à Louise de Coligny
10 avril 1915
Dpt. des Manuscrits, BnF

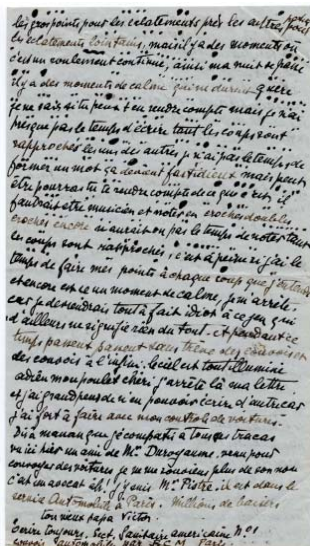


Maurice, René et Pierre Charoy
Portefeuille (31 juillet 1914 - 20 juillet 1917) contenant les lettres adressées à leur mère et leurs dernières volontés, trouvé près du corps de Pierre Charoy
Musée de l'Armée
Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais/Émilie Cambier



Pierre Charoy, dernières volontés, [avant le 20 juillet 1917]
Photo © Paris - Musée de l'Armée,
Dist. RMN-Grand Palais/Émilie Cambier

« Je désire qu'on brûle mon portefeuille. Sans l'ouvrir.
Ou qu'on le fasse parvenir à Madame Charoy
2 place du Château
Bar-le-Duc
Meuse
Je désire être enterré dans un cercueil si possible
et qu'on fasse savoir à ma mère l'endroit exact où je repose. »

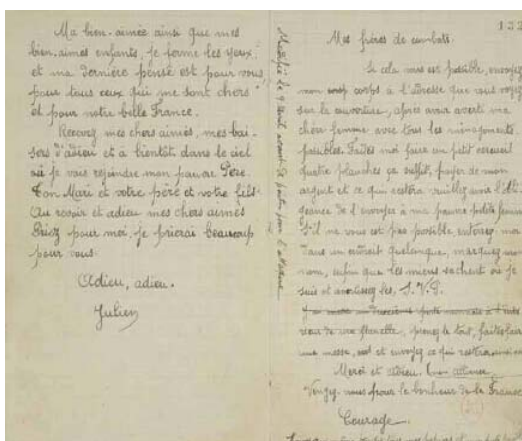


Victor Tardieu
Lettre à son fils Jean Tardieu sur laquelle il essaie de noter les coups de canon qu'il entend au moment où il écrit et la proximité de l'éclat des obus, sous la forme de points plus ou moins gros entre les lignes, 5 juillet 1916
© Bibliothèque de l'Institut National d'Histoire de l'Art, collection Jacques Doucet.
Avec l'aimable autorisation de l'ayant droit de Jean Tardieu



Bernard Maître, résistant, arrêté le 20 décembre 1943 et enfermé à la prison de Vesoul.
Message réclamant du matériel pour s'évader, écrit à la pointe d'épingle.
© Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon

« Placez extrémité pain long /
4 bouts scie métaux avant cuisson
(voir Hericourt !) Courage espoir baisers / Bernard »



Julien Meullenaeer,
Mort pour la France entre 1914 et 1915 à Somme (Marne)
Lettre contenant ses dernières volontés, trouvée près de son corps,
9 avril 1915
Dpt. des Manuscrits, BnF

« (...) Si cela vous est possible, envoyez mon corps à l'adresse que vous voyez sur la couverture, après avoir averti ma chère femme avec tous les ménagements possibles. Faites-moi faire un petit cercueil, quatre planches ça suffit, payez avec mon argent. Merci et adieu. Vengez-vous pour le bonheur de la France. Courage. »

Présentation

Parmi les collections de la Bibliothèque nationale de France, conservées aux côtés des plus célèbres volumes médiévaux ou des brouillons de grands écrivains, se trouvent également des pièces moins spectaculaires, mais tout aussi importantes pour le patrimoine : des textes écrits dans l'urgence, parfois miraculeusement rescapés, qui témoignent de moments extrêmes de la vie.

Exposer des manuscrits, c'est toujours retourner aux sources. Ici, feuillets volants, carnets abîmés par le temps, papiers déchirés, usés ou salis, nous renvoient plus violemment aux soubassements de l'existence humaine. C'est une sélection de ces documents rares que l'exposition *Manuscrits de l'extrême : prison, passion, péril, possession* donne à voir au public.

Ces manuscrits rédigés dans des conditions extrêmes sont l'écho immédiat et non le témoignage a posteriori. Ils sont les traces fragiles de moments où la vie d'un être est menacée par les événements extérieurs qu'il subit ou les sentiments intérieurs qui l'agitent. Bien qu'ils concernent des événements de nature très différente, ils se trouvent réunis ici sous une même dénomination. Ils coïncident en effet tous avec la même nécessité, au-delà des divergences de situations vécues : **poussé dans ses retranchements, livré sans remède à l'infini solitude de son existence, l'être humain éprouve souvent le besoin de laisser une trace écrite.**

L'usage des mots dans une situation extrême – détention, mission périlleuse, guerre, amour passionnel, maladie, deuil, aliénation mentale... – prend souvent la forme d'un acte nécessaire, mais se heurte aussi à l'impasse du langage, la difficulté à exprimer et à transmettre le plus fidèlement possible les émotions ou les tourments les plus vifs.

L'urgence ou l'angoisse dont témoignent souvent la graphie, l'utilisation d'encre ou de papiers de fortune, montrent à quel point, **dans des situations extrêmes, le manuscrit, support de la trace écrite, fait corps avec les circonstances dramatiques ou difficiles traversées par leur auteur.**

La sélection des manuscrits présentés dans l'exposition ne prétend pas à l'exhaustivité. D'autres pièces auraient pu y figurer. **Le propos est d'abord de montrer la permanence de la pratique de l'écriture comme soutien de notre humanité dans tous les moments où elle se trouve menacée.**

Les prêteurs

La Bibliothèque nationale de France n'est pas seule à conserver de telles archives. L'exposition est le résultat d'un travail collaboratif associant en France et à l'étranger plusieurs bibliothèques, musées, centres d'archives et particuliers.

La BnF remercie pour leur soutien et leur implication l'ensemble des prêteurs qui ont contribué à affiner le choix des pièces et à l'enrichir.

Bibliothèques et centres d'archives

Archives départementales de l'Hérault : Sylvie Desachy (directrice), Julien Duvaux, Fanny Reboul
Deutsches et Literaturarchiv (Marbach, Allemagne) : Prof. Dr. Helmuth Mojem (directeur), Thomas Kemme, Jens Tremmel

Archives nationales, France : Patricia Gillet, Sylvie Bigoy, Mireille Schneider

Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine : Jérôme van Wijland (directeur)

Bibliothèques d'Amiens Métropole : Florence Lefèvre (directrice), Emeline Pipelier

Bibliothèque de l'Institut national d'Histoire de l'art : Eric de Chassey (directeur),
Sophie Derrot, Nathalie Muller

Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Chancellerie des Universités de Paris : Isabelle Diu (directrice), Christophe Langlois

Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai : Guillaume Klaes (directeur), Jean Vilbas
Châlons-en-Champagne, Bibliothèque municipale : Valérie Wattier (directrice), Chantal Husson, Pierre Gandil

IMEC Institut mémoire de l'édition contemporaine (IMEC, Paris/abbaye d'Ardenne à Saint-Germain-la-Blanche-Herbe) : Nathalie Léger (directrice générale), Allison Demailly

La Contemporaine, Bibliothèque, archives, musée des Mondes contemporains : Valérie Tesnière (directrice), Franck Veyron, Joëlle Lemoine, Céline Lèbre

Musées

Musée d'Art et d'Histoire de l'hôpital Sainte-Anne, Centre d'étude de l'expression :
Anne-Marie Dubois (directrice), Margaux Pisteur

Musée de la Résistance de Bondues : Hélène Priego (directrice)

Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon : Marie-Claire Ruet, Vincent Briand, Adrien Pautard

Musée de l'Armée, Paris : Général Alexandre d'Andoque de Sériège (directeur), Sylvie Le Ray-Burimi, lieutenant-colonel Christophe Bertrand, Hélène Boudou-Reuzé, Laëtitia Desserrières, Céline Gouin, Marie Lamassa, Anthony Petiteau, Émilie Prud'hom

Particuliers

Archives Henri Michaux

Collection Jean-Pierre Dutel

Jean-François Fourcade, librairie Fourcade

Armelle Le Goff

Claude Mendibil

Claude van Wijland

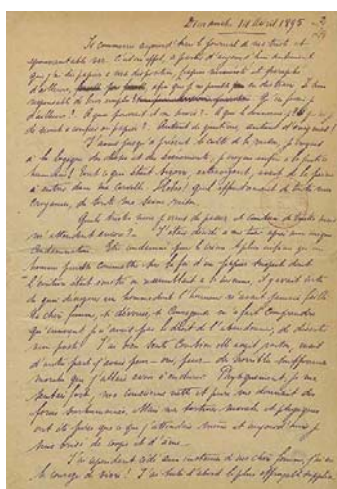
Famille Waldberg

Parcours de l'exposition

Le parcours est construit selon quatre espaces correspondant aux quatre thèmes traités dans l'exposition : prison, passion, péril, possession. Ces termes se sont imposés pour désigner de façon générique l'ensemble des situations extrêmes auxquelles un être peut se trouver confronté.

À l'image de l'exposition qui réunit sous la même dénomination de « manuscrits de l'extrême » des textes, billets et notes écrits dans des conditions très différentes, aucune contrainte de cheminement n'est imposée au visiteur : à partir de l'espace central, il pourra choisir de commencer par l'une ou l'autre des sections.

Prison



« Je commence aujourd'hui le journal
de ma triste et épouvantable vie. »

Alfred Dreyfus,
début de *Mon journal*, années 1895-1896

Sous le thème *Prison*, l'exposition présente des manuscrits écrits dans des conditions de détention liées à des activités politiques ou des faits de droit commun, ainsi que des archives de la Seconde Guerre mondiale, associées à l'emprisonnement dans les camps de concentration.

Enfermé, donc privé des modes ordinaires de communication avec ses pairs, l'être humain use de tous les moyens à sa disposition pour ne pas perdre totalement le contact avec le monde extérieur. Pour continuer la rédaction de ses œuvres en prison malgré les contraintes liées à ses conditions de détention, **Auguste Blanqui** (1805-1881) développe une écriture microscopique qui lui permet d'utiliser peu de papier et d'alléger d'autant le poids de ses colis.

La veille de son exécution, **André Chénier** (1762-1794) glisse ses derniers vers dans du linge pour qu'ils soient transmis à son père, comme à l'habitude, par un gardien rémunéré : « *deux étroites bandes de papier, semblables aux marques que l'on met dans un livre* », « *pas plus épaisses, chacune, que le tuyau d'une plume à écrire* ».

Pour contourner les geôliers, il faut aussi ruser avec les techniques d'écriture : dissimuler son texte en écrivant au jus de citron ou en le recouvrant d'encre comme le fit **Sade** entre 1784 et 1789 dans sa correspondance alors qu'il était enfermé à Vincennes ou à la Bastille ; ou écrire en sténo comme les **déportés d'Esterwegen** qui copiaient ainsi les messages radio écoutés clandestinement la nuit, avant de faire passer les nouvelles à leurs camarades.

Quand l'encre ou le papier font défaut, le prisonnier invente d'autres moyens de passer outre le silence auquel on voudrait le réduire. **Latude** (1725-1805), en prison à la Bastille, écrit une lettre avec son sang, pour se plaindre de ses conditions de détention : « [...] *je vous écris avec de mon sang sur du linge, parce que messieurs les officiers me refusent d'encre et du papier [...]*. »

Pour la période de la **Seconde Guerre mondiale**, les exemples abondent de textes écrits avec des moyens de misère : **Henri Fertet** († 1943) et **Alice Magnin** (1899-1983) ont aussi fait usage de leur propre sang.

Marie (1921-1943) et **Simone Alizon** (1925-2013) ont utilisé des papiers de récupération pour jeter du train qui les menait en déportation les derniers billets adressés à leur père, quelques nouvelles miraculeusement arrivées à leur destinataire.

Germaine Tillion (1907-2008) a rédigé sur un morceau de tissu sa lettre adressée au tribunal pour assurer sa propre défense.

Jeannette L'Herminier (1907-2007) n'a plus lâché le petit bout de crayon trouvé par hasard, avec lequel elle décida de continuer à dessiner ses camarades de Ravensbrück.

Un **résistant, interrogé au siège de la gestapo**, est parvenu à inscrire sa dernière adresse à sa compagne et à ses compagnons de détention, sous l'assise du siège où l'on imagine qu'il a vécu le pire.

Bernard Maître (1923-1944), lui, n'avait qu'une pointe d'épingle à sa disposition : elle lui a servi à graver son message demandant du matériel pour s'évader : ne rien lâcher, jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Jeanne Cassier (déportée à Ravensbrück), après avoir recomposé un carnet à partir de bribes de papier, y a écrit son journal de déportation, si petit qu'il ne lui laissait pas de place pour le bavardage : comptage des morts, état des lieux des malades, liste des événements, description des maigres rations...

Quant à **Jean Cassou** (1897-1986), privé de papier comme de crayon, il n'avait plus que sa mémoire pour retenir les sonnets qu'il composa lors de sa détention à la prison militaire de Furgole.



« Placez extrémité pain long / 4 bouts scie métaux avant cuisson
(voir Hericourt !) / Courage espoir baisers
Bernard
PS : scies neuves »

Né en 1923, **Bernard Maître** rejoint très rapidement la Résistance pendant la guerre. Il intègre un groupe d'action en Haute-Saône, à la tête duquel il développe une grande activité. Il est arrêté le 20 décembre 1943. Malgré les tortures quotidiennes qu'il subit, il garde le silence et parvient à faire passer plusieurs messages

clandestins à sa famille. S'il sait sa situation sans espoir, il refuse toutefois de capituler. En témoigne ce petit mot caché dans son linge sale à destination de ses grands-parents, écrit à l'aide d'une épingle.

Le 16 février 1944, avec d'autres résistants, il est sorti de prison pour être fusillé.

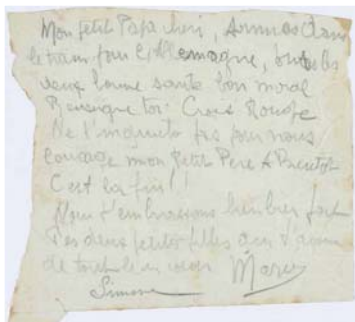
Bien qu'il ait les mains attachées et malgré la surveillance des soldats, le jeune homme parvient à dissimuler une dernière lettre dans une boulette de papier froissé qu'il jette sur la route : « Je suis né Français et mourrai en Français. À cette dernière heure, mon esprit est calme ainsi que mon corps, mes idées bien définies ainsi que mes actes. »

C'est le besoin de raconter, de se raconter dans l'enfer de la détention pour échapper à la folie, au lent effacement de soi-même dans la solitude, dont témoignent aussi ces manuscrits : les notes et journaux d'**Alfred Dreyfus** (1859-1935) à l'île du Diable le font de façon bouleversante, mais toujours digne.

Ces textes disent par ailleurs l'espoir, la vie qui persiste. Ainsi les écrits de **Janine van Wijland** (1913-1970) racontant à ses parents sa vie dans les camps japonais sur l'île de Java durant la Seconde Guerre mondiale, les dessins des **enfants juifs de la colonie d'Izieu**, les cris de joie de **Janine Carlotti** (1920-2013) comprenant qu'elle va enfin pouvoir être rapatriée de l'enfer des camps, ou encore ces recettes de cuisine copiées par **Odette Peyrot** (libérée de Sachsenhausen le 22 avril 1945) au plus fort des privations auxquelles les nazis soumettaient leurs prisonniers.

Appelé du contingent en Algérie, **Pierre Guyotat** (né en 1940), inculpé de complicité de désertion, de divulgation de publications interdites, est mis au cachot au printemps 1962. Durant les longues journées de son incarcération, il éprouve le besoin impérieux de prendre des notes, qui témoignent de ses conditions de détention et de son angoisse.

Les mots des prisonniers, ce sont souvent les mots ultimes, dont certains restent tournés vers l'avenir. Ainsi la dernière lettre de **Jean Arthus** (1925-1943), jeune résistant de 17 ans fusillé le 8 février 1943, qui invite son père à « continuer à vivre en gardant confiance en l'avenir », ravive la flamme de la vie et celle de la dignité humaine.



*« Mon petit Papa chéri, Arrivés dans
le train pour l'Allemagne, bonne
santé bon moral.
Renseigne toi Croix Rouge.
Ne t'inquiète pas pour nous. Courage mon Petit Père. À bientôt.
C'est la fin ! Nous t'embrassons bien bien fort... Tes deux petites filles
qui t'aiment de tout leur cœur.
Simone, Marie »*

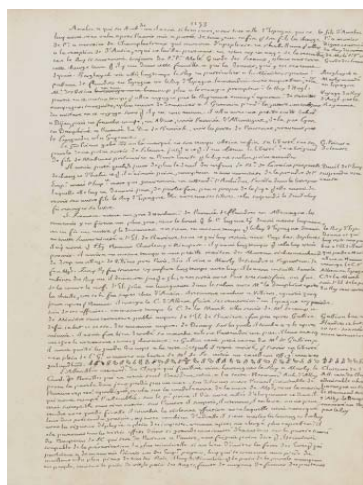
Filles d'hôteliers rennais, **Simone Alizon**, née le 24 février 1925 et sa sœur aînée **Marie**, née le 9 mai 1921, s'engagent très tôt dans la Résistance. Arrêtées, elles sont déportées le 24 janvier 1943 vers Auschwitz-Birkenau, dans le convoi dit des « 31 000 ».

Dans l'urgence du départ, Marie et Simone griffonnent pour leur père, à la hâte, des fragments de papier qu'elles lancent depuis le train de déportation, le long des voies de chemin de fer. Ces notes informes, éparpillées dans un fossé, sont miraculeusement parvenues, pour trois d'entre elles, à leur destinataire. L'une porte même au verso un commentaire de la personne qui l'a ramassée, entre Compiègne et Tergnier, et envoyée un mois plus tard à Rennes.

Marie, malade, meurt en déportation, à 22 ans, le 4 juin 1943.

Simone Alizon est finalement rapatriée fin juin 1945, après avoir été soignée en Suède. Marquée par les séquelles de la déportation et le deuil de son aînée, elle livre en 1996, dans *L'Exercice de vivre*, le récit lucide et amer de son expérience concentrationnaire. Elle décède le 24 juillet 2013.

Passion



Saint-Simon
Mémoires, années 1710-1712,
Janvier 1743, hiéroglyphes de croix et de larmes symbolisant
les mois de deuil après le décès de son épouse
Dpt. des Manuscrits, BnF

Les textes regroupés sous le terme *Passion* illustrent le sentiment amoureux et la douleur du deuil, deux états affectifs liés par la même intensité : l'amour ne disparaît pas avec la mort, et la souffrance est d'autant plus forte que l'on a aimé avec passion.

« Je te remettrai cette lettre moi-même, mais il faut que je t'écrive maintenant. Je ne suis plus rien. Je ne peux vivre que dans ton souffle. J'ai besoin de toi tout le temps. Quand je ne trouve pas près de moi et que je te cherche désespérément, je ne peux que fondre en sanglots. »

Georges Bataille, lettre à Diane Kotchoubey, automne 1943, BnF

Si l'attraction qu'éprouvent l'un pour l'autre deux êtres qui s'aiment demeure difficile à expliquer, l'amour trouve souvent dans les mots le moyen de se dire. L'expression de cette attraction exclusive et passionnée est encore plus nécessaire lorsque des événements extérieurs viennent séparer les amants.

Ainsi la lettre que **Julien Cain** (1887-1974), administrateur de la Bibliothèque nationale, écrit à sa femme avant son transfert vers les camps depuis le fort de Romainville en janvier 1944, lettre qui aurait pu être la dernière, est-elle un vibrant hommage au courage de celle qu'il aime et dont l'amour est pour lui le seul véritable rempart contre l'adversité.

Paul Celan (1920-1970), interné après avoir tenté d'égorger son épouse lors d'une crise de délire, ne cesse de témoigner à cette dernière la force de son amour, que les désordres de son esprit n'atteignent pas. Ce besoin pressant de maintenir vif le lien qui les unit est particulièrement manifeste dans les cinq lettres qu'il lui écrit dans la seule journée du 23 avril 1966.

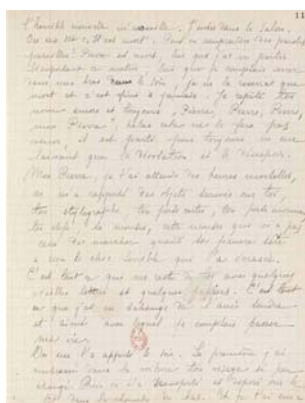
C'est à cette mise à nu de ses sentiments que **Georges Bataille** (1897-1962) se livre dans ses lettres à Diane Kotchoubey à l'automne 1943. Il y exprime sans détour la vive douleur que leur séparation physique et l'incertitude de l'avenir de leur relation provoquent en lui, le désarroi dans lequel elles le laissent.

Mais les amants peuvent aussi avoir besoin de dire à l'aimé(e) la passion qui les tient dans les mailles d'un désir violent. **Henriette** (fin du XIX^e siècle), **Malou** (née en 1894), **Tina** (née en 1916), **Suzanne Paul** (née en 1920), **Doris O'Casey** (1922-1973) et **Jean Benoît** (1922-2010) - livrent ainsi aux mots, sans redouter la crudité de leurs propos, les tourments qui les animent quand les saisit le besoin de la présence physique de l'être aimé. Les mots peuvent aussi se faire, comme chez Marcel Lecomte (1900 - 1966), l'écho d'une soumission totale à la force implacable de ce désir.

Les manuscrits du deuil attestent tous la difficulté d'exprimer l'immense douleur de la perte. Les mots ne font que chercher à exprimer le vide laissé par l'absence irrémédiable, mais parole comme écriture se heurtent à la même incapacité à apaiser la tristesse.

Saint-Simon (1675-1755), si attaché à l'écriture, renonce aux mots pour parler des sombres mois qu'il a traversés suite au décès de son épouse : une ligne de croix et de larmes, tels des hiéroglyphes, symbolise ces tristes moments dans ses *Mémoires*, rompant le flux des mots qui courent sur les presque 3000 pages du manuscrit.

Aurel (1896-1948), **Nathalie Sarraute (1900-1999)** ou **Marie Curie (1867-1934)** expriment chacune différemment la disparition de leurs époux, mais c'est le même désarroi qui régit alors autant la parole que l'écriture. Le secours que l'on trouve dans les mots semble être alors d'un autre ordre : marquer comme on grave dans le marbre, le jour, l'heure, le moment d'une disparition, pour éprouver la réalité de ce qui nous semble impossible. Ainsi Nathalie Sarraute s'en tient-elle à la seule inscription de l'heure du décès de son mari dans son agenda. Aurel éprouve le besoin de fixer ce moment de l'enlèvement du corps, de la soustraction totale au regard. Marie Curie cherche quant à elle par les mots à donner forme à ce vide, à le cerner : « *On me dit : « Il est mort ». Peut-on comprendre des paroles pareilles ?* ».



« L'horrible nouvelle m'accueille. J'entre dans le salon. On me dit : « Il est mort ». Peut-on comprendre des paroles pareilles ? Pierre est mort, lui que j'ai vu partir bien portant ce matin, lui que je comptais serrer dans mes bras le soir, je ne le reverrai que mort et c'est fini à jamais. Je répète ton nom encore et toujours. « Pierre, Pierre, Pierre, mon Pierre », hélas cela ne le fera pas venir, il est parti pour toujours ne me laissant que la désolation et le désespoir. »

Marie Curie, Journal, 1906
Dpt. des Manuscrits, BnF

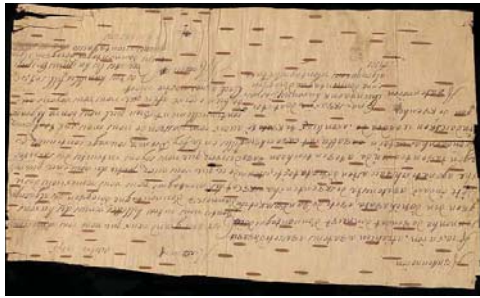
Le 19 avril 1906, Pierre Curie meurt en traversant la rue, écrasé en plein Paris sous les roues d'un camion. Pour **Marie Curie**, c'est la fin d'un monde. Pas seulement celui de leur travail commun, honoré en 1903 par le prix Nobel de physique mais aussi celui, puissant parce qu'indissociable, de leur amour.

Dans ce journal, où apparaissent deux traces de larmes au feuillet 1, Marie entretient un déchirant dialogue amoureux : « *Oh ! comme tu as eu mal, comme tu as saigné, tes habits sont inondés de sang. Quel choc terrible a subi ta pauvre tête que je caressais si souvent, en la prenant de mes deux mains.* »

Grâce à l'écriture, elle maintient, coûte que coûte, le lien qui l'unit à Pierre. Elle lui parle d'avant, lorsqu'il était en vie. Elle lui confie les grands moments de cette vie qu'elle tente par là même de partager encore avec lui : « *Je veux te dire aussi qu'on m'a nommée à ta chaire et qu'il s'est trouvé des imbéciles pour m'en féliciter.* »

Par sa nomination à cette chaire, Marie Curie fut la première femme professeur à la Sorbonne. Prix Nobel de chimie en 1911 pour son procédé d'isolation du radium, elle est aussi la seule personne à avoir reçu deux prix Nobel.

Péril



P. Joseph Poncet, de la Compagnie de Jésus
Lettre écrite sur écorce de bouleau
pendant sa mission chez les Hurons , 28 juin 1647
BnF, Dpt. des Manuscrits

Péril rassemble des manuscrits écrits dans des moments où la vie s'est trouvée sous le coup d'une menace imminente. Cette menace se décline sous plusieurs formes : une mission périlleuse dont on ne sait si l'on reviendra, un tournant critique dans la vie qui mène à une décision définitive, la maladie, les derniers mots avant la mort - adieux, ultimes réflexions, lignes rédigées en état d'inconscience ou expression des dernières volontés. C'est ici que se trouvent rassemblés les billets et lettres liés à la Première Guerre mondiale.

« Travailler, écrire, écrire, la seule éclaircie possible dans les ténèbres. »
Arthur Adamov, Journal, 1966-1967, Archives Arthur Adamov, IMEC

Témoignages ou appels au secours, les textes qu'ont pu livrer au cours des siècles missionnaires, explorateurs ou aventuriers sont souvent les récits, livrés sur le vif, de moments éprouvants. Des textes d'autant plus poignants qu'ils portent parfois la trace physique du dénuement ou de la souffrance qu'ils expriment.

Ainsi, le **Père Joseph Poncet** (1610-1675), missionnaire de la Compagnie de Jésus envoyée en Nouvelle France en 1639, est-il obligé d'écrire sur une écorce de bouleau pour donner de ses nouvelles et demander des secours auprès de ses bienfaiteurs en métropole. Document exceptionnel de l'histoire des débuts de la présence française en Amérique du Nord, cette lettre témoigne des conditions dramatiques dans lesquels les missionnaires jésuites accomplirent leurs vœux.

Trois siècles plus tard, **Alain Gheerbrant** (1920-2013) remplit 19 carnets, d'octobre 1948 à juillet 1950, qui disent tout de sa périlleuse exploration au cœur de l'Amazonie, chez les indiens Yanomami alors considérés comme des primitifs sanguinaires. Il perd ses enregistrements et ses photos, engloutis par le fleuve, ainsi que des caisses d'objets collectés auprès des Indiens. Mais dans son avant-dernier carnet, il note, soulagé : « Mes carnets sont sauvés. »

Les textes de la Première Guerre mondiale rassemblés dans l'exposition sont écrits au cœur du péril, celui des obus qui pleuvent au-dessus des têtes, des balles qui sifflent aux oreilles des soldats. Pour tenter de faire ressentir à son jeune fils le futur poète Jean Tardieu la fréquence et l'intensité des éclatements d'obus tout près des soldats, Victor Tardieu les note ainsi sous la forme de points entre les lignes dans la lettre qu'il lui adresse.

Le quotidien des poilus, c'est aussi résister à l'attente anxieuse dans les tranchées avant de risquer sa vie sur un champ de bataille, où tout semble perdu d'avance. Au cœur de cette absurdité, certains prennent parfois l'initiative d'un geste de paix, comme ces **soldats allemands** qui envoient des demandes de cessez-le-feu momentané, par-dessus les tranchées, à leurs camarades français.

Quand les combats se terminent à l'hôpital, les soldats bravent la douleur de leurs blessures pour donner à leurs proches les nouvelles qu'ils attendent anxieusement : ce sont les mots de **Louis Carette** (1883-1940) et les lettres de **Guillaume Apollinaire** (1880-1918) qui écrit à Madeleine Pagès après avoir reçu un éclat d'obus, le 17 mars 1916, et subi une trépanation.

Souvent encore, ces nouvelles sont les dernières : « *Je vois que ça ne finira jamais et que jamais nous ne ramènerons notre peau.* » écrit **Alexandre Berraud** à son épouse sur les cartes qu'il lui envoie du front d'Orient. Les **frères Charoy** n'auront pu, eux, faire davantage que laisser à leur famille des lettres-testaments, à travers lesquelles ils anticipent le moment de leur mort.

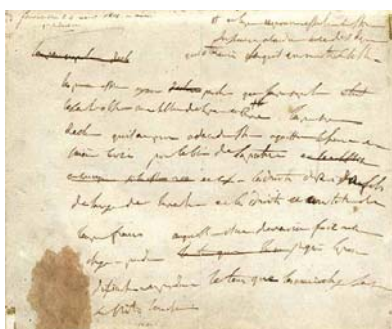
Encore leurs derniers mots ont-ils pu parvenir à leurs proches. D'autres lettres témoignent, comme celle de **Mme Vallet**, de la quête angoissée des nouvelles des époux, fils, frères ou pères disparus

L'écriture de l'extrême témoigne aussi de moments où les principes sont mis à rude épreuve et contraignent, dans l'urgence, aux décisions les plus définitives. Ainsi, l'exposition présente le brouillon de la lettre d'abdication de **Napoléon I^{er}** qui, acceptant de considérer sa défaite en avril 1814, finit par rédiger cet acte, qui lui donnerait une chance de sauver le trône de son fils héritier.

Patrick Waldberg (1913-1985), quant à lui, écrit à son frère le 30 août 1939 pour exprimer son choix : si la Seconde Guerre mondiale éclate, il s'engagera dans le corps des volontaires américains pour combattre l'assaillant nazi, alors que sa nationalité américaine lui permettrait de quitter le territoire français.

Un autre aspect de l'écriture dans des conditions extrêmes, les textes de la folie meurtrière et de la vengeance, se trouve illustré dans l'exposition par deux exemples : l'envoi par **Rommel** de son ultimatum aux troupes françaises le 3 juin 1942, qui signe le début de la véritable bataille de Bir Hakeim ainsi qu'une lettre anonyme de menace de mort adressée à **Jean-Paul Sartre** par les défenseurs de l'Algérie française.

S'ils ne renvoient pas à l'expression de la dignité humaine, ces textes sont pourtant eux aussi les traces d'un besoin impérieux de dire ce qui vient tourmenter un être.



Napoléon I^{er}, Brouillon de son acte d'abdication, Fontainebleau, 4 avril 1814, Bibliothèques d'Amiens métropole

Vaincu en Russie en 1812, à nouveau défait en octobre 1813 à la bataille de Leipzig, **Napoléon** voit son empire s'écrouler au début de l'année 1814, quand la France est envahie par une coalition rassemblant l'Autriche, la Russie, la Prusse, la Suède, la Saxe, le Wurtemberg, la Bavière et l'Angleterre. Après des semaines de rudes combats, Paris est pris le 30 mars. Le 4 avril, Napoléon finit par accepter de rédiger le **brouillon de son acte d'abdication**. Il admet être le seul obstacle à la signature de la paix, endossant par conséquent la responsabilité du conflit. Il tente ainsi de sauver le trône de son héritier.

« (...) *L'Empereur Napoléon déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie pour le bien de la Patrie et conserver les droits du Roi son fils, de la régence de l'Impératrice et les droits et constitutions de l'Empire Français, auxquels il ne devra être fait aucun changement jusqu'à la paix définitive et pendant le temps que les armées étrangères seront sur notre territoire.* »

Cet acte est cependant rendu caduc par la défection du maréchal Marmont, qui passe à l'ennemi le lendemain, privant Napoléon de son ultime atout militaire. Il doit alors abdiquer sans condition, en acceptant le rappel de Louis XVIII et son exil à l'île d'Elbe.

L'écriture est enfin ce qui sauve du silence. À ce titre l'expérience de **Jean Dominique Bauby** (1952-1997) est poignante dans son obstination à s'exprimer : suite à l'accident vasculaire qui l'a rendu incapable d'écrire autant que de parler, enfermé en lui-même, sa seule paupière peut encore répondre aux injonctions de son cerveau et elle lui sert de plume.

C'est contre la menace de ce silence que se bat aussi l'écrivain **Arthur Adamov** (1924-1970) : alors qu'il est hospitalisé, gravement malade, il ne veut pas céder à la maladie et cherche à retrouver le chemin de la vie par l'écriture de son journal.

Le silence peut être aussi celui de mots devenus illisibles. Au moment où il écrit *Samora Machel*, **Pierre Guyotat**, sans le comprendre, est en train de tomber d'épuisement : les notes prises juste avant qu'il ne tombe dans le coma au début du mois de décembre 1981 témoignent des derniers instants, par la désintégration de l'écriture, sa chute vers le bas de la page et ses lettres devenues informes.

C'est d'une écriture semblable que **François Sabatier** (1818-1891), mourant, rédige son dernier codicille, qui nécessitera l'intervention de plusieurs graphologues pour être déchiffré, dans le contexte d'une succession aux enjeux financiers considérables.

Devant la mort qui approche inéluctablement, les mots sont là pour dire adieu, apaiser l'attente terrible ou crier son désespoir. On pense notamment à ceux de **Marie-Antoinette** (1755-1793) qui écrit sur son livre de prières quelques heures avant de périr sur l'échafaud.

Georges Perros (1923-1978) ou **Paul Valéry** (1871-1945) rédigent leurs toutes dernières pensées, quelques jours avant de mourir, parlant au nom de tous ceux qui s'obstinent jusqu'au bout à consigner des traces de leur humanité, avant la fin.

Le 8 décembre 1995, le journaliste **Jean-Dominique Bauby** (1952-1997) est victime d'un accident vasculaire cérébral qui le plonge dans le coma. Il en sort atteint d'un « syndrome de l'enfermement » : ses capacités intellectuelles sont intactes ainsi que sa mémoire. Il voit, il entend, mais il ne peut plus bouger, à l'exception de sa paupière gauche.

Pour communiquer avec des patients qui ne peuvent ni parler ni écrire, son orthophoniste utilise un alphabet particulier : elle énonce les lettres selon leur ordre de fréquence en français. Jean-Dominique Bauby cligne de la paupière à l'énoncé de la lettre voulue. On recommence l'alphabet pour chaque lettre de chaque mot.

Pendant plusieurs mois, Jean-Dominique Bauby dictera à sa collaboratrice, lettre après lettre, durant plusieurs heures par jour, ***Le Scaphandre et le papillon***, récit de son expérience. Publié le 6 mars 1997, le livre connaît immédiatement un très grand succès.

Jean-Dominique Bauby décède trois jours plus tard, le 9 mars 1997.

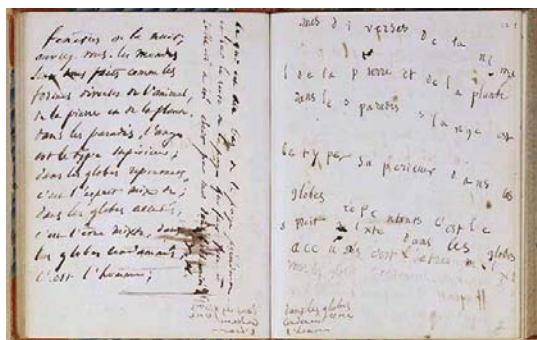
Possession

« J'écris, j'essaie de limiter exactement le profil d'une idée, d'un acte.
Somme toute, je cerne des fantômes, je trouve les contours du vide, je dessine. »
Jean Cocteau, *Opium*, décembre 1928 - avril 1929, Dpt. des Manuscrits, BnF

Les manuscrits rassemblés sous le titre *Possession* croisent d'autres horizons de la conscience. L'écriture s'y fait le porte-parole d'une pensée aux prises avec ce qui déjoue sa rationalité. Livré à des expériences de suggestion, parfois sous l'emprise de psychotropes, l'être humain développe un autre rapport à lui-même, qui ouvre la voie à une écriture moins contenue, moins retenue par les conventions sociales de l'échange.

L'état d'hypnose permet ainsi à **Robert Desnos (1900-1945)** de composer, par le dessin entrecoupé de mots, une cartographie des projections inconscientes de son esprit. Durant ses expériences mescaliniennes effectuées de façon quasi clinique, **Henri Michaux (1899-1984)** souhaite pour sa part éprouver la dislocation du rapport de force ordinaire par lequel un être a prise sur ses idées. **Jean Cocteau (1889-1963)** fait dans *Opium* le chemin inverse : en cure de désintoxication, soumis au manque et aux rechutes, il cherche à reprendre contact avec lui-même en analysant les effets de la drogue.

Victor Hugo (1802-1885) et son entourage ont expérimenté à Jersey une autre façon de mettre en retrait la parole volontaire, consciemment construite, en s'adonnant à des séances de spiritisme. Ses carnets dressent le compte-rendu de ces séances, gardant la trace de cet autre langage.



Victor Hugo, carnet de séances spirites, texte dicté dans le noir par les esprits
Procès-verbal de la séance du 4 juin 1855

L'existence de ces séances de tables tournantes, qui se tinrent pendant environ deux ans (de l'automne 1853 à l'automne 1855), ne fut révélée que bien des années plus tard, et il fallut attendre 1923 pour que les *Livres des tables* soient partiellement publiés.

La séance retranscrite aux folios 24 et 25 est celle du 4 juin 1855. Charles Hugo et sa mère tiennent la table, Victor Hugo écrit.

L'esprit qui se manifeste se désigne comme « une ombre » et exige qu'on éteigne les bougies. Hugo est alors contraint d'obéir à la dictée de la table dans l'obscurité, d'où la disposition erratique des signes sur la page. Hugo a recopié sur la page de gauche le texte mis en forme, ajoutant verticalement la note : « Ce qui est au bas de la page précédente et sur le reste de la page qui fait face à celle-ci a été écrit par moi dans l'obscurité. V. H. »

C'est parfois hors de toute décision volontaire que s'impose cet autre état de conscience. **Sœur Jeanne des Anges** (XVII^e siècle), première religieuse à avoir manifesté des signes de possession démoniaque dans le cadre de l'affaire des Possédées de Loudun, se met ainsi, lors d'une séance d'exorcisme, à écrire sous la dictée du démon Asmodée.

Le terme « possession » renvoie ordinairement à un état où un être devient la proie de forces maléfiques, qui nuisent à son état normal. En ce sens, il pourra sembler étonnant qu'apparaisse dans cette section de l'exposition le manuscrit du *Mémorial* de **Blaise Pascal**. Il faut ici entendre la possession non plus dans son acception première, mais plus largement comme tout moment où un être échappe à soi-même. Or, le *Mémorial*, trace écrite d'un moment où il a été donné à un homme d'accéder à la grâce, donne à entendre les paroles d'une conscience transportée au-delà d'elle-même.

S'échapper à soi-même quand on ne l'a pas désiré est source de souffrance psychique et physique. **Thérèse Treize** (1900-1966) et **Emma Santos** (1943-1983) auront éprouvé cette expérience douloureuse d'une vie inquiète, à laquelle l'internement n'aura apporté que le calme artificiel de la chimie. L'écriture pour Emma Santos fut, sinon un remède, au moins le moyen de prêter voix à ses angoisses. D'autres ont ainsi trouvé dans l'écriture le moyen d'ordonner, de contenir en quelque sorte, une pensée foisonnante et hors des sentiers battus. **Théophile Bra** (1797-1863) formule ainsi sur des centaines de feuilles les principes de sa cosmogonie personnelle. **Georges Focus** (1639 ou 1641-1708) dessine et commente généreusement, parfois dans une langue inventée, les événements de sa vie passée. Le dénommé **Pascal**, (né en 1954), note ses « secrets d'économie » sur des pages de cahiers structurées en tableaux bien ordonnés. **Auguste Millet** (1905- "), déjouant les critères ordinaires de catégorisation de l'art produit en conditions d'internement, parvient à manier humour et verve satirique au sein de ce qu'il nomme sa « rhétorique ».

L'utilisation du langage, qui induit une organisation de la pensée, peut en effet donner le change à la folie. Formulés dans les termes même de la logique, les mémoires des fous scientifiques en sont la preuve : **Nicola N. Bassarabeanu** (1851-1927) et **Henri Apatowsky** (1824-1892) croient fermement en leurs théories et leurs découvertes, au point de les soumettre très sérieusement à l'Académie de médecine.

Antonin Artaud (1896-1948) semble être à la croisée de tous ces chemins : l'ensemble de ses textes, écrits, notes, lettres, brouillons d'œuvres, sorts et glossolalies, tentent de briser ce qui douloureusement retient la parole, de faire jaillir, de transcrire verbalement et graphiquement ce flot insurrectionnel qui bouillonne en lui.



Poète, théoricien du théâtre, acteur et dessinateur, **Antonin Artaud** (1896-1948) exprime dans ses textes et sa correspondance, comme dans ses dessins, une révolte absolue. De 1937 à 1948, il connaît une série ininterrompue d'internements pendant lesquels il ne cesse de travailler, d'écrire, de dessiner, de correspondre, remplissant quelque 400 cahiers qui représentent une somme poétique, linguistique et graphique sans égal.

Antérieurs à ce grand surgissement poétique et graphique, *L'Avis aux masses et aux initiés* et *le Sort à Hitler*, parmi la centaine de lettres rédigées à l'hôpital de Ville-Evrard en

1939, posent d'autres défis à l'interprétation : écrits délirants, sorts dirigés contre les « suppôts » d'une persécution généralisée, tentatives d'extorsion de drogues ou stratégie de l'imprécation et de l'insulte pour dire l'innommable de la souffrance psychique et de l'enfermement.

Publication



Manuscrits de l'extrême *Prison, passion, péril, possession*

Sous la direction de Laurence Le Bras

208 pages, 100 illustrations

Prix : 29 euros

BnF Éditions

« Je crois que les mots ne sont pas sans importance. Je crois qu'ils sont notre cirque et notre dignité. »
Épigraphie du catalogue, extraite du livre *Croquis* de Jean-Pierre Cescosse.

Le catalogue de l'exposition présente l'ensemble des manuscrits sélectionnés pour l'exposition.

Il s'organise de la même façon, en quatre sections : « Prison », qui regroupe des manuscrits écrits dans des conditions de détention (prisons, camps, interrogatoire, isolement, déportation), « Passion », pour ceux écrits dans des états émotionnels extrêmes (transport amoureux, deuil), « Péril » pour les manuscrits écrits dans des situations particulièrement périlleuses ou face à un danger de mort imminent (expédition, maladie, veille d'exécution, menace pour sa vie) et enfin, « Possession » qui rassemble des textes écrits sous emprise, qu'elle soit liée à la prise de psychotropes ou à un état psychique particulier (folie, drogue, internement, états de conscience parallèles).

Cet ouvrage présente ainsi une centaine de manuscrits touchants, bouleversants et parfois terribles : les lettres de Sade écrites lors de son emprisonnement à la Bastille, le Livre d'heures de Marie-Antoinette annoté avant son exécution, les fragments du *Journal* de Marie Curie à la mort de Pierre Curie, les dessins des Enfants d'Izieu, un billet d'Alice Mangin, arrêtée en 1942, écrit avec son sang ...

Chacun de ces textes fait l'objet d'une notice, rédigée par un spécialiste - chercheur, historien ou conservateur - qui revient sur les circonstances de son écriture. Y sont notamment détaillés la personnalité de leur auteur, les conditions extrêmes dans lesquelles il s'est trouvé, et ce qu'a signifié pour lui écrire dans ces conditions.

À l'image de l'exposition, conçue selon un dispositif collaboratif, le catalogue est le fruit d'un travail collectif. Les notices qui accompagnent les reproductions, ont été rédigées par ceux qui, particuliers ou représentants d'institutions, ont avec beaucoup d'enthousiasme proposé des pièces pour enrichir la sélection initiale établie par la BnF.

Auteurs :

Emanuela Barbone, Christophe Bertrand, Hélène Boudou-Reuzé, Vincent Briand, Emmanuelle Brugerolles, Thomas Cazentre, Guillaume Delaunay, Laetitia Desserrières, Philippe Dewolf, Anne-Marie Dubois, Anaïs Dupuy-Olivier, Jean-Pierre Dutel, Julien Duvaux, Guillaume Fau, Patricia Gillet, Maximilien Girard, Marie-Noëlle Himbert, Marie Lamassa, Loïc Le Bail, Laurence Le Bras, Christian Le Guerroué, Michèle Le Pavec, Claire Lesage, Gilles-Pierre Lévy, Pierre Magnier, Claude Mendibil, Philippe Oriol, Arnold Otto, Anthony Petiteau, Hélène Priego, Giacomo Turolla, Jérôme van Wijland, Franck Veyron, Charles-Éloi Vial, Jean-Luc Vilbas, Jérôme Villeminoz, Olivier Wagner, Corinne Waldberg.

Autour de l'exposition

Activités tous publics

----- Visites guidées

jeudi, vendredi, samedi et dimanche

durée : 1h30 - prix : 3 euros + prix de l'exposition

----- Visite-atelier grand public/jeunes : « Écrire en conditions extrêmes » :

Après une visite de l'exposition, jeunes et adultes seront invités à découvrir plus en détail une sélection de manuscrits afin de comprendre la manière dont ils ont été rédigés (sur quels supports, avec quels outils, dans quelles circonstances). Ils seront ensuite invités à reproduire certains textes selon une contrainte précise (avec un bras bloqué, en temps limité, sur une petite feuille, sur un support ou avec un outil inhabituel, etc.).

mercredi, samedi, et dimanche

durée : 2h - prix : 5 euros par personne

Calendrier spécifique en période de vacances scolaires

Renseignements et réservation obligatoire au 01 53 79 49 49 / visites@bnf.fr

Publics scolaires

----- Visite-atelier : « (D)écrire la guerre »

Pour 3^{ème}, Terminale, BTS

durée : 2h.

Après la visite de l'exposition, les élèves découvriront des textes manuscrits écrits pendant les deux conflits mondiaux du XX^e siècle. Ils devront essayer d'imaginer qui les a rédigés, dans quelles circonstances, dans quel but. Après un déchiffrement précis, puis une comparaison avec le tapuscrit, des clés leur seront données pour comprendre les textes (période historique, auteur etc.).

Ils devront ensuite choisir un support, un outil d'écriture parmi un ensemble d'objets et écrire à leur tour un texte, en imaginant ce qu'ils pourraient exprimer dans une situation extrême.

Visite-atelier : « Écrire, coûte que coûte »

Du CM1 à la 4^{ème}

durée : 1h30.

Découvrir un manuscrit, sa forme, son support, comprendre la façon dont il a été rédigé, saisir les circonstances dans lesquelles il a été écrit, pour ensuite le reproduire selon une contrainte précise, tel sera l'enjeu de cet atelier pour les élèves, qui suivra la visite de l'exposition.

mardi, jeudi et vendredi à 10h et 14h, mercredi à 10h (hors vacances scolaires zone C)

Renseignements et réservation obligatoire au 01 53 79 49 49 / visites@bnf.fr

En écho à l'exposition

La Bibliothèque parlante

Le festival de la BnF

une 3^{ème} édition sur le thème de l'extrême

25 et 26 mai 2019

Adonis, Sandrine Bonnaire, François Chattot, Judith Chemla, Julie Depardieu,
Natalie Dessay, Anna Gavalda, Marie-Hélène Lafon, Denis Lavant, Denis Podalydès,
Jean-Baptiste Sastre, Laurent Stocker et la troupe de la Comédie-Française...

Chaque année, le festival de la BnF donne la parole aux livres afin de célébrer, à voix haute, les textes, les savoirs, les idées. En lien avec le thème de l'exposition, l'expression de l'extrême sera le fil rouge de l'édition 2019. Qu'ils soient la manifestation d'une vie d'artiste, d'aventurier, d'une existence bouleversée par l'Histoire, la maladie, l'engagement ou la passion amoureuse, ce sont de grands textes sur ce thème que fera entendre une distribution prestigieuse de chanteurs, comédiens et écrivains. Certains écrits sont présentés dans l'exposition comme ceux de Marie Curie ou d'Alain Gheerbrant, portés par les voix de Laurent Stocker, de la Comédie-Française, et Natalie Dessay.

De Gustave Flaubert à Paul Celan ou Henri Michaux, d'Hector Berlioz à Charlotte Delbo, Louis Juvet Jacques Brel ou Barbara, ces textes et bien d'autres, mis en voix, en mouvement, et parfois en musique, résonneront dans tous les espaces de la Bibliothèque pour deux jours de lectures, d'ateliers, de performances et de rencontres.

Au programme :

Les lectures de la Bibliothèque parlante : une lecture par Françoise Gillard de la Comédie-Française (*Le Grand Marin* de Catherine Poulain), proposée par France Culture et la Comédie-Française le samedi à 15h, puis tout au long du week-end : Sandrine Bonnaire, (pour une « lecture musicale »), Natalie Dessay (lectures de textes autour de la passion), Laurent Stocker (*Orénoque-Amazone* d'Alain Gheerbrant), Julie Depardieu (lettres de Berlioz), Judith Chemla et François Chattot (correspondance entre Charlotte Delbo et Louis Juvet), Denis Podalydès (*Le lambeau* de Philippe Lançon, © Editions Gallimard), Marie-Hélène Lafon (*Flaubert for ever !*) - Les « **Grands entretiens** » de Barbara et Jacques Brel interprétés par trois comédiens - « **Les lectures au jardin** », à l'invitation du Printemps des poètes, avec Adonis et Anna Gavalda - « **Les lectures masquées** » d'Arlette Desmots - « **L'Homme-Livre** » avec Denis Lavant - **La Bibliothèque sonore sur smartphone**, de Julie Gilbert - **L'atelier « Les poésies de mon enfance »**, pour les enfants de 8 à 11 ans, avec Marie Desplechin...

Programme complet disponible à partir d'avril

en partenariat avec *France Télévisions, Le Monde des Livres, Télérama, France Culture*
avec la collaboration de la *Comédie-Française*

La Bibliothèque parlante, le festival de la BnF

Samedi 25 mai et dimanche 26 mai 2019

BnF | François-Mitterrand

Quai François-Mauriac - Paris 13^e